

MUSÉE Villefranche-sur-Saône  
municipal Paul-Dini



# THÉÂTRES ET CAFÉS PEINTURES ET DÉCORS À LYON (1840-1930)

DU 12 OCTOBRE 2014 AU 8 FÉVRIER 2015

Musée Paul-Dini, musée municipal  
de Villefranche-sur-Saône

2 place Faubert  
69400 Villefranche-sur-Saône  
Tél. 04 74 68 33 70 – Fax 04 74 62 35 13  
www.musee-paul-dini.com



Entre 1840 et 1930, les lieux de sociabilité – cafés, brasseries, théâtres et édifices civils – forment un véritable ciment pour la création. Ils offrent aux amateurs d'art et artistes la possibilité de se rencontrer et, par là-même, aux artistes d'échanger entre eux. Sous la Troisième République, Lyon donne naissance à une peinture de genre reflétant les aspects les plus variés de l'animation de la cité. Si la presse locale et les revues mondaines témoignent de l'attrait des Lyonnais pour les arts décoratifs et les arts du spectacle, les peintres, eux, souhaitent garder la mémoire d'événements qui les fascinent : la richesse des costumes égalant les ornements éphémères et pérennes auxquels leurs confrères ont œuvré.

Dès les années 1980, l'historienne Colette Bidon étudie l'apport de l'iconographie des spectacles à l'école de peinture lyon-

naise. Les récentes expositions « De la scène au tableau », à Marseille, et « Spectaculaire », à Lyon, analysent la documentation et les scénographies de théâtres et d'opéras. Par ailleurs, l'exposition du Petit Palais, « Paris 1900, la Ville spectacle », constitue un précédent magistral à la suite lyonnaise proposée par le musée Paul-Dini sur un thème commun. « Théâtres et cafés » entend mettre au jour les liens unissant les arts du spectacle, la peinture, la sculpture et la photographie, et retracer l'histoire imagée de la sociabilité lyonnaise via les différents lieux que les citadins fréquentèrent.

## Commissariat :

Sylvie Carlier, conservateur en chef, directeur du musée Paul-Dini de Villefranche-sur-Saône

Damien Chantrenne, attaché de conservation du patrimoine, directeur adjoint, docteur en histoire de l'art moderne.

## Vernissage presse :

jeudi 9 octobre à 11 h

Contact presse :

[musee.pauldini@villefranche.net](mailto:musee.pauldini@villefranche.net)

Les visuels du dossier de presse sont disponibles sur simple demande auprès du secrétariat : [musee.pauldini@villefranche.net](mailto:musee.pauldini@villefranche.net)



## THÉÂTRES ET CAFÉS PEINTURES ET DÉCORS À LYON (1840-1930)

## Catalogue :

Édition Villefranche-sur-Saône, Musée Paul-Dini  
80 pages, format 20,5 x 26 cm, broché,  
80 reproductions couleurs,  
sous la direction éditoriale de Sylvie Carlier  
Prix public : 20 €

# AVANT-PROPOS

**Béatrice Berthoux**, adjointe à la culture,  
au tourisme et au rayonnement de la ville

Avec l'exposition «Théâtres et cafés. Peintures et décors à Lyon (1840-1930)», le musée Paul-Dini, musée municipal de Villefranche-sur-Saône, poursuit le travail de valorisation d'artistes ayant un lien avec Lyon et la région Rhône-Alpes, notamment d'œuvres ayant fait l'objet de donations par Muguette et Paul Dini.

Pendant près d'un siècle, de 1840 à 1930, à Lyon, dans les cafés, brasseries, théâtres et autres salons, les artistes et amateurs d'art se sont beaucoup rencontrés, et ont trouvé en ces lieux de sociabilité leur source d'inspiration.

Le monde du spectacle connaît alors un véritable engouement, et les Lyonnais partagent ce bouillonnement culturel, qui n'a rien à envier à la vie parisienne. La ville s'anime et les monuments publics ou civils bénéficient de décors peints et ornements qui leur donneront une place de choix dans la cité.

L'exposition «Théâtres et cafés» présente ainsi de nombreuses œuvres d'artistes régionaux ayant eu cette passion pour le monde du spectacle et ses personnages, ainsi que des maquettes préparatoires aux décors qui ornent le plafond du théâtre Bellecour, de la préfecture du Rhône ou de la Condition des soies à Saint-Étienne.



Albert Maignan, *Adagio appassionato*, 1904, huile sur toile, 107,2 x 143,2 cm, Lyon, musée des Beaux-Arts  
© Lyon MBA – Alain Basset

Le parcours proposé autour de ce thème, faisant écho à l'exposition du Petit Palais, «Paris 1900, la Ville spectacle», est le fruit d'une reconnaissance de notre musée municipal tant au niveau local que national. En effet, son équipe a construit au fil des années de véritables partenariats avec d'autres institutions.

France» dont il bénéficie depuis plus de dix ans est le signe au niveau national de cette reconnaissance et de la qualité de sa mission auprès de tous les publics. Adultes, enfants, scolaires, le service des publics du musée favorise chaque jour la rencontre entre les œuvres qu'il expose et les publics qu'il accueille.



Albert André, *Danseuse mettant ses bas*, vers 1900, huile sur carton, 63 x 47 cm, Bagnols-sur-Cèze, Musée Albert-André © cliché Maryan Daspet, Villeneuve-lès-Avignon © Adagp, Paris 2014

Nous remercions particulièrement le musée des Beaux-Arts de Lyon pour les multiples prêts d'œuvres qui viennent compléter cette nouvelle exposition. Le public pourra ainsi admirer le *Pierrot* de Léon Comerre, œuvre majeure de la collection permanente du musée départemental des Hautes-Alpes ou l'*Adagio appassionato* d'Albert Maignan, choisi pour la couverture du catalogue, habituellement visible au palais Saint-Pierre.

Grâce à la compétence artistique et scientifique de Sylvie Carlier, sa directrice, et de Damien Chantrenne, son directeur adjoint, et au travail de toute l'équipe, le musée Paul-Dini affirme son rôle majeur sur notre territoire et conserve une position avantageuse au palmarès des musées des villes moyennes 2014. Le label «musée de

De plus, en lien avec l'exposition, le musée a composé un redéploiement de sa collection permanente avec un nouvel accrochage intitulé «Concerts d'artistes». Le thème des théâtres et cafés qui a également inspiré les artistes de l'après-guerre se décline au travers des œuvres de Jacques Truphémus, d'Henri Lachière-Rey et de Jean Fusaro – au rez-de-chaussée de l'espace Grenette et à l'espace Cornil.

Nous vous invitons à partir à la découverte de ces danseurs, Arlequins, Pierrots... et à vous laisser séduire par les costumes aux couleurs chatoyantes, par les bals, carnivals et autres farandoles, par la beauté des visages et des personnages qui ont peuplé les scènes de cette époque, dont nous pourrions ainsi admirer la richesse pour la culture et le patrimoine de notre région.

**Sylvie Carlier**, conservateur en chef, directeur du musée Paul-Dini de Villefranche-sur-Saône

**Damien Chantrenne**, attaché de conservation du patrimoine, directeur adjoint, docteur en histoire de l'art moderne

# THÉÂTRES ET CAFÉS. PEINTURES ET DÉCORS À LYON (1840-1930)



Joseph Guichard, *Le Bal à la préfecture*, 1864, huile sur toile, 73,2 x 105,3 cm, Lyon, musée des Beaux-Arts, inv. B. 899 © Lyon MBA - Alain Basset

Les œuvres de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle, dans le territoire occupé par l'actuelle région Rhône-Alpes, constituent les indices d'un art de la sociabilité. L'art de recevoir sous-tend le développement d'un certain nombre de salles ornées; du petit salon à la grande salle de réception, de l'espace privatif à l'espace public. Les relations sociales tissées autour des fêtes et des cérémonies fédèrent les réseaux populaires et mondains nécessaires à la constitution de lieux structurés susceptibles de fonder à la fois l'édifice et le décor idoines.

Pour les décorations qu'ils livrent dans le cadre d'un travail de groupe, les artistes uniformisent leurs styles de façon à être unanimes sur les propositions. Les édifices civils deviennent ainsi des lieux d'échanges

sur la manière de peindre, autant que les théâtres, les cafés et les brasseries: lieux de réunion où l'on débat de multiples points de vue. La représentation des spectacles et les amis issus de ce monde singulier animent les peintures de chevalet, dans un univers plus personnel. La crise de 1929 entraînera au fil des années la disparition des établissements lyonnais, laissant un vide prégnant pour l'inspiration des artistes.

## UN BOUILLONNEMENT CULTUREL

Les cafés, les brasseries et les théâtres lyonnais partagent la même histoire: celle d'une sociabilité et d'un bouillonnement culturel calqués sur la «vie parisienne»; les classes populaires, tout comme la bourgeoisie, se retrouvant dans l'un ou l'autre lieu.

La place des Célestins se voit d'abord promue centre d'attraction des amateurs de spectacles: le théâtre municipal, toujours existant, est alors l'organe principal d'un appareillage de cafés animés par des troupes d'acteurs et de «curiosités» (géants, nains). Durant le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, les quartiers compris entre les Terreaux et Bellecour s'organisent grâce aux travaux entrepris à la demande du préfet Vaisse. La rue de la République et la rue de l'Hôtel-de-Ville (aujourd'hui rue Édouard-Herriot) constituent les artères principales d'une agglomération en devenir. Le Café Maderni, le Bar Américain, le Café des Négociants, le Café Riche et le Café de la Paix s'y installent.

Les brasseries, généralement en périphérie du centre-ville, les brasseries s'épanouissent dans de vastes architectures, notamment la Brasserie Georges qui, depuis 1836, est la plus importante de toutes. Dès 1857, elle est fréquentée par les nombreux voyageurs de la gare de Perrache tout juste inaugurée, dont les peintres Johan Barthold Jongkind et Albert André. Dans les années 1880-1885, la société des brasseries Hoffher ouvre la Brasserie Dupuis, boulevard de la Croix-Rousse, laquelle sera dotée d'un café-concert dès 1912, baptisé Printania-Concert.

L'autre côté du Rhône, plus modestement peuplé que la presqu'île, est favorable à l'implantation de scènes tout aussi courues. En 1889, le Concert-Théâtre de l'Horloge, rapidement transformé en «théâtre-cinéma-music-hall», succède à une brasserie installée depuis trente ans au 145, cours Lafayette. L'Eldorado (cours Gambetta) dont l'ouverture suit de près l'inauguration de l'Exposition universelle, internationale

et coloniale de 1894, remplace la brasserie Corompt dont il faut détruire la vétuste bâtisse. La Cigale et L'Olympia, deux salles créées depuis peu, regroupent les meilleures troupes d'opérette et de music-hall.

À côté de ces enseignes commerciales, les spectacles se multiplient dans les théâtres municipaux et privés: au Grand-Théâtre (actuel opéra), au théâtre des Célestins, au théâtre Bellecour de 1879 et 1892 et, dès 1852, au Casino des Arts qui prendra de 1901 à 1931, le nom de Casino Kursaal. Les œuvres retenues par les programmateurs séduisent les amateurs de Gounod, Massenet, Verdi, Wagner et de pièces de boulevard (Feydeau, Labiche).

En 1892, le théâtre d'ombres du Chat Noir effectue une tournée au théâtre Bellecour. La pièce intitulée *Duel* y est présentée, animée par les personnages de Pierrot et Pierrette matérialisés par la projection sur des plaques de zinc découpées d'après les dessins d'Adolphe Léon Willette (1857-1926). Dès 1913, les Ballets russes, régulièrement accueillis au Grand-Théâtre, apportent leur lot de rêverie tandis que la «Revue des Célestins» et la «Revue du Casino» rivalisent d'ingéniosités scéniques. En étendant leur zone d'influence au casino d'Aix-les-Bains et aux théâtres de Chambéry, Valence et Saint-Étienne, les décorateurs comme Jules Le Goff réussissent à instaurer un style propre à la région.

Dans les lieux précédemment évoqués, il est possible de repérer les différentes formes d'expressions du bal, paré ou masqué. Ces événements organisés par les associations et les sociétés étudiantes et lettrées fédèrent un ensemble de rituels consubstantiels de leurs activités. Les saisons théâtrales sont ponctuées de ces regroupements «entre soi» qui unissent la haute société lyonnaise. Parallèlement aux manifestations fortement plébiscitées que sont les bals estudiantins au théâtre Bellecour, le Cercle égyptien de l'université a coutume de convier ses membres chez Berrier-Milliet, place Bellecour.

Loin des programmations classiques qui connaissent un succès durable, le théâtre du quai Saint-Antoine, Le Guignol, dépeint la vie



Léon Comerre, *Loge de la ballerine*, huile sur toile, 56 x 47 cm, Paris, galerie de Souzy ©

de tous les jours, prêt à manier le bâton si l'on s'attaque à ses bons sentiments. Blanc et Demilly photographient les marionnettes des personnalités comme Albert Einstein, Édouard Herriot ou Justin Godart, dont les caricatures rappellent celles d'Honoré Daumier.

Des femmes s'astreignent à un véritable travail pédagogique auprès du large public encore à conquérir. L'Université des Heures, fondée en 1917, d'Irma Grignon-Faintrenie (1873-1966) nourrit la critique autour de danseuses dont l'expression corporelle contemporaine échappe à la convention du genre. Entre 1920 et 1929, avec la compagnie des «Spectacles d'art libre», Suzette Guillaud (1894-1990) est remarquée par le metteur en scène Jacques Copeau (1879-1949).

À l'image du théâtre du Donjon fondé en 1926 par Émile Malespine et Marcel Michaud (1898-1958), où l'on découvre une

esthétique dadaïste et surréaliste appuyée par les décors de Louis Thomas, le graphisme des affiches de Charles Marga pour le Théâtre-Concert de l'Horloge répond à une réelle exigence de liberté intellectuelle et artistique. Il convient enfin de souligner l'importance, à Paris, du théâtre de l'Atelier de Charles Dullin (1885-1949) dont les premières pièces sont écrites par le Lyonnais Marcel Achard (1899-1974) avec les décors de Louis Touchagues.

Le monde du spectacle rencontre un véritable engouement avec les bals, les comédies, les drames, ou les saynètes de Guignol. Loin d'être isolées, ces expressions de la sociabilité lyonnaise sont complétées par les décors de monuments publics. Ceux-ci, durant la Troisième République, donnent une certaine idée de la démocratie par l'image. Par conséquent, les décors pérennes trouvent une place de choix au sein de la cité.

## LES ORNEMENTS CIVILS

Les ornements civils lyonnais proclament l'idéal démocratique dont le régime de la Troisième République cherche, à ses débuts, la légitimité auprès d'une bourgeoisie influente. La nouvelle démocratie est le promoteur des arts, encourageant les Salons, les expositions et la création de musées.

Le palais du Commerce de Lyon, construit entre 1855 et 1862, regroupe les principales institutions commerciales de la cité : la grande salle de la Bourse, le salon des Agents de change, la chambre et le tribunal de commerce, le conseil des Prud'hommes. Un musée d'art et d'industrie est installé au second étage et expose les échantillons de tissus et les dessins de leurs motifs recueillis par quelques fabricants.

Le choix d'Alexandre Hesse (1806-1879) pour décorer le plafond de la salle de la Bourse est significatif de la recherche d'un artiste de renom. Cet espace ouvert au public doit symboliser la prospérité de l'industrie et du commerce à Lyon. Bien qu'il ne soit pas lyonnais, Hesse est un ancien élève d'Antoine-Jean Gros (1771-1835) à l'École des beaux-arts de Paris. Il vient

d'être élu à l'Académie des beaux-arts de l'Institut de France au fauteuil de Jean-Dominique Ingres.

C'est au même endroit que s'illustre Louis Bardey, mieux connu pour les décorations que son atelier fournit pour les particuliers de la région lyonnaise. Élève de Joseph Guichard à l'école des beaux-arts de Lyon où il entre en 1867, l'artiste s'installe à son propre compte en 1880 et, deux ans plus tard, signe la décoration d'un luxueux appartement pour la famille de Léon Permezel, fabricant en soierie. Vers 1905, il aménage les salles de la maison des Roches de l'industriel Victor Vermorel (1848-1927) à Villefranche-sur-Saône. À chaque fois, il interprète avec respect les motifs de Jean-Démosthène Dugourc (1749-1825) et Philippe de Lasalle (1723-1804).

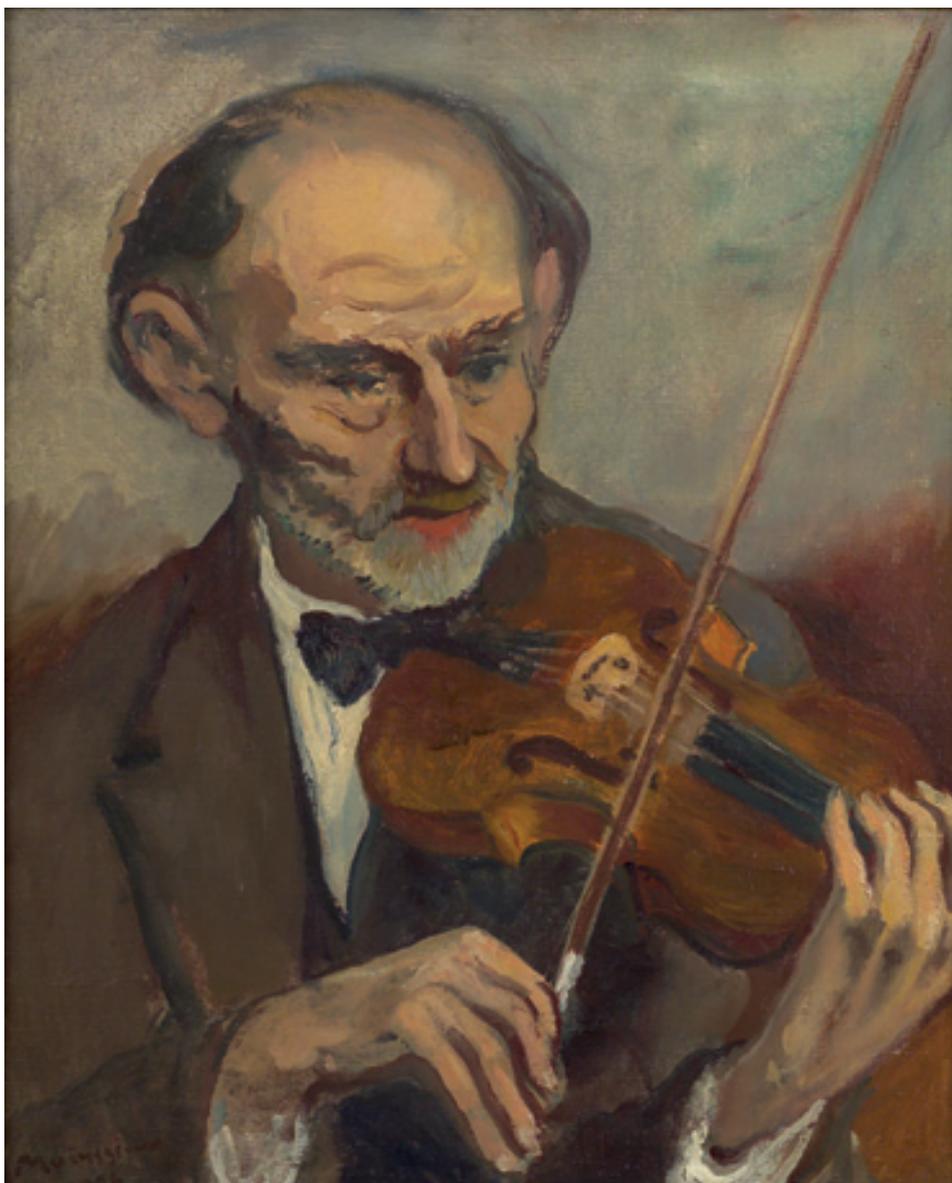
Si le palais du Commerce regroupe plusieurs artistes de l'école lyonnaise de peinture, ce n'est pas le cas partout. Les artistes parisiens sont souvent préférés aux peintres locaux, afin d'appuyer la notoriété des nouveaux établissements. À la préfecture du Rhône, construite dès 1879, les décorations embellissent la somptueuse salle des fêtes, les deux salons de réception et leurs antichambres, le salon de jeu

et la salle à manger. Pour la salle des fêtes, au centre du dispositif décoratif de la préfecture, une peinture de Léon Comerre, *Le Triomphe de Vénus*, est commandée par Jules Cambon, promu préfet du Rhône en 1886. Bouche entrouverte, la déesse assise sur un char d'or tend une pomme rouge au visiteur de passage. Près d'elle, Éros porte un carquois garni de flèches tricolores : image d'une république moralisatrice, rassurante et bienfaitrice.

En 1889, Joanny Domer avait soumis un projet au préfet sans obtenir le succès escompté. Le peintre avait suivi les cours de Jean-Claude Bonnefond (1796-1860) à l'école des beaux-arts de Lyon. Quelques œuvres de chevalet subsistent de cette période de formation, dont l'une, esquissée pour le plafond d'une demeure privée, est conservée dans une collection particulière. Il lui était alors difficile de rivaliser avec Comerre qui avait reçu en 1875 le grand prix de Rome et avait œuvré à Paris avec Jules Chéret pour la salle des fêtes de la mairie du IV<sup>e</sup> arrondissement (1886-1888) et le petit foyer du théâtre de l'Odéon (1890). L'artiste parisien se fait toutefois épauler par Louis Bardey et son équipe qui peignent, dans la même salle que lui, les vingt-deux blasons des cantons du département.



Albert Maignan, *La ronde des notes*, étude pour le plafond du Théâtre Comique, 1897-1898, huile sur toile, 53,5 x 127,8 cm, Amiens, musée de Picardie © cliché Marc Jeanneteau



Lucien Mainsieux, *Portrait du violoniste Léon Lillien*, 1936, huile sur toile, 61 x 50 cm, Voiron, musée Mainsieux, inv. MMV.1958.1.600 © cliché G. Galoyer

À Saint-Étienne, la Condition des soies est ornée d'un plafond historié et de quatre tentures provenant de la manufacture des Gobelins. En 1894, Alexandre Séon livre des propositions graphiques sur les thèmes du fer et de la soie, inspirées par les membres de la chambre de commerce. Or, il est immédiatement supplanté par Albert Maignan qui effectue la représentation allégorique attendue : *La ville de Saint-Étienne présente à la France les produits de son industrie*.

En 1896, lors de la pose de la toile sur le plafond, le peintre se satisfait de son travail : «L'effet en est excellent. Il a pris en place une unité extrême, la particularité bleue de la gamme qui s'exagérerait au Salon ne se sent pas à Saint-Étienne, c'est mat et limpide.» Après quelques tentatives d'inspiration orientale et médiévale,

l'artiste avait développé un style plus original marqué par un véritable lyrisme poétique. Il avait effectué quelques œuvres à l'intérieur de bâtiments publics, comme *La Ronde des notes* et *Les Noces de Jeanette* au foyer de l'Opéra-Comique et, plus tard, *La Bourgogne* et *Les Fêtes d'Orange* au Buffet de la Gare de Lyon. Son amitié avec Félix Thiollier (1842-1914) le créditera également, en 1901, de la décoration de la préfecture de Saint-Étienne, aux côtés de Jean-Paul Laurens (1838-1921), de nouveau aux dépens de Séon.

L'institution d'une tendance répondant aux ambitions éducatives et culturelles de la Troisième République s'applique évidemment aux lieux dédiés aux arts et à l'enseignement. Les plafonds des plus grands théâtres lyonnais évoquent celui de

la Comédie-Française que Joanny Domer décline au théâtre Bellecour (salle, 1879), au théâtre des Célestins (salle, 1881) et au Grand-Théâtre (peintures du foyer, 1886). La découverte du Corrège et de Tiepolo lors d'un voyage en Italie, de 1870 à 1871, assied le fondement de ses œuvres de maturité. Deux maquettes pour le théâtre Bellecour sous le titre *Apollon chassant les heures de la nuit* montrent l'évolution de la pensée de l'artiste sur un sujet des plus traditionnels et qui suscita l'admiration de Pierre Puvis de Chavannes : «Votre plafond est tout simplement un chef-d'œuvre. Qu'on vienne me parler des brouillards de notre Lyon, quand votre soleil étincelle à la voûte de Bellecour!»

Les décors allégoriques et les gloires, nombreux dans les édifices civils, ne sont pas sans évoquer ceux de l'Ancien Régime. Ces références marquent l'attrait pour une sociabilité de cour révolue, alors que le sentiment monarchiste attise encore le débat démocratique. Ainsi, le choix de Pierre Puvis de Chavannes pour la décoration de l'escalier du palais Saint-Pierre par la municipalité lyonnaise et l'État pourrait surprendre si la notoriété croissante de l'artiste ne le plaçait pas en première ligne des édiles. Ce choix s'explique d'ailleurs par l'amitié que lui porte Édouard Aynard (1837-1913), nommé président du conseil d'administration des musées de la Ville de Lyon en 1883. Bien qu'admiratif de l'œuvre de Domer, Puvis de Chavannes adopte un parti radicalement différent qui séduit immédiatement la critique locale, décidé «à ne pas perdre de vue les exigences spéciales à la décoration d'un monument consacré à l'art, tout en recherchant ce qui pourrait lui donner une note caractéristique, touchant Lyon et la région lyonnaise».

Le pouvoir municipal s'affirme auprès des universités qu'il administre. Dès 1875, les facultés de droit et lettres, et de médecine sont édifiées le long de l'actuel quai Claude-Bernard. Dans la période de 1905 à 1913, Victor Koos et Jean-Joseph Weerts ornent les amphithéâtres d'honneur et les halls d'entrée de ces universités. Aux étudiants en médecine, les peintures érigent les progrès de la science que le XIX<sup>e</sup> siècle voit accomplir, gage de félicité du monde moderne. À Paris, Pierre Puvis de Chavannes a depuis bientôt vingt ans achevé

l'ornementation du grand amphithéâtre de la Sorbonne (1886-1889). Nul doute que ses proches et élèves reçurent à la fois ses conseils et son approbation. Aussi Weerts lui emprunta-t-il les douces tonalités de ses brumeuses scènes champêtres. De même, l'allégorie de la Justice de Koos, siégeant au sein du groupe de la jurisprudence, illustre parfaitement la construction synthétique chère à leur art.

L'intense activité artistique suscitée par la commande publique est intimement liée à la redéfinition du genre. Les expériences picturales, fondées sur l'adaptation d'une iconographie au lieu ornementé, conduisent à faire évoluer les styles. Les artistes créent le cadre des festivités auxquelles ils participent. Qu'ils livrent les décors éphémères et les costumes de théâtre ou qu'ils représentent le monde du spectacle sur des œuvres de chevalet, ils s'imprègnent littéralement des milieux populaires ou bourgeois dans lesquels ils évoluent pour en dépeindre l'image qui leur semble la plus juste.

## UNE ICONOGRAPHIE DE LA SOCIABILITÉ

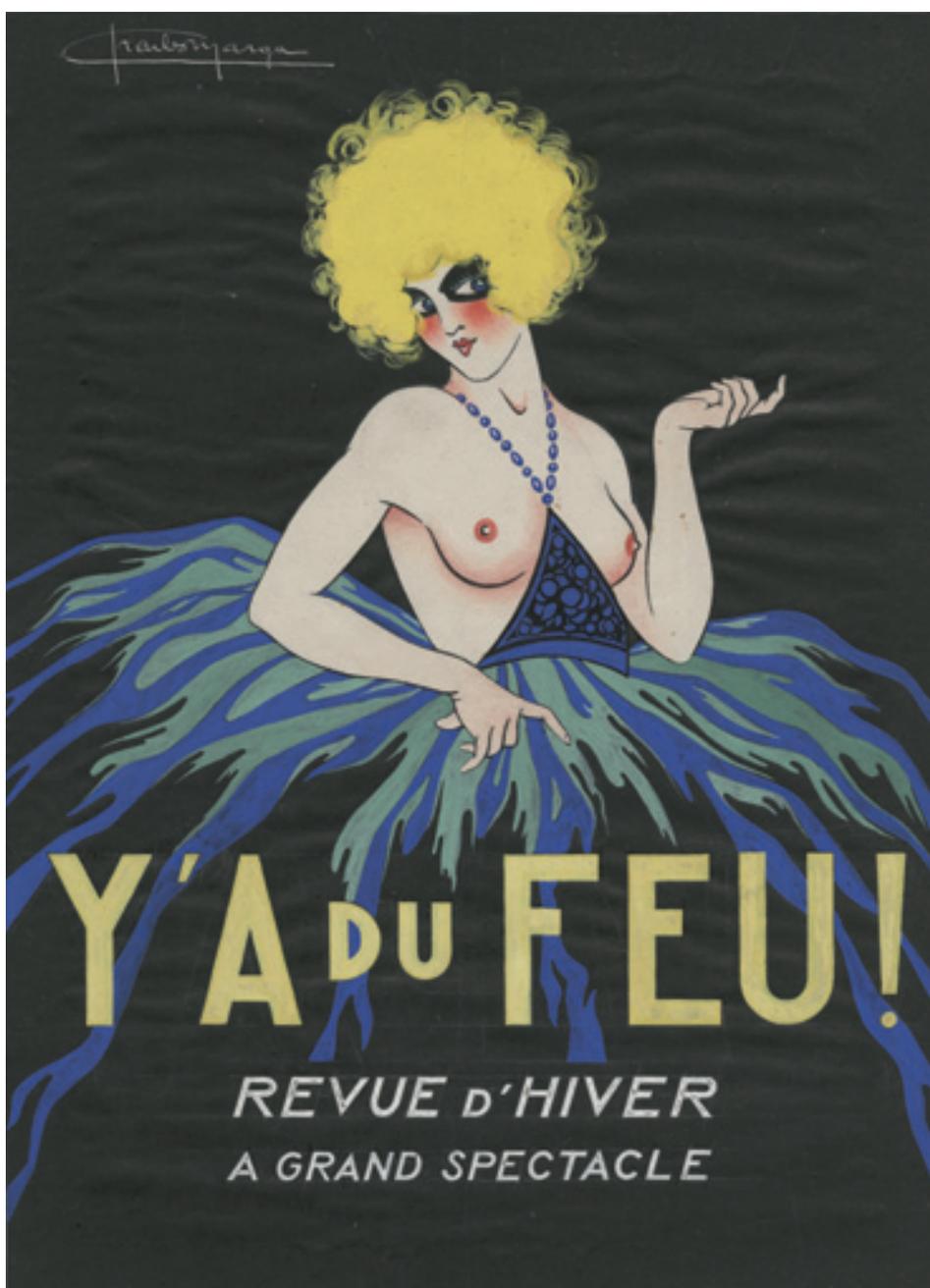
L'iconographie de la sociabilité lyonnaise constitue une part non négligeable de la création métropolitaine: de Jean Seignemartin à Louis Touchagues, chacun se plaît à fréquenter les loges d'acteurs, de metteurs en scène, d'interprètes et de scénographes. Ces derniers exercent une influence déterminante sur les créateurs tandis que l'estampe japonaise et la photographie les invitent à s'essayer à de nouveaux cadrages.

Joanny Domer, Joseph Guichard, David Girin, Adolphe Monticelli et Antoine Vollon représentent les promenades galantes, les carnivals et les bals parés et costumés. Les compositions en courbes et contre-courbes décrivent des farandoles de costumes chatoyants: Arlequins, Pierrots et Colombines peuplent l'avant-scène des lieux de réception où se bousculent les masses informes de couleur. *Pierrot surprenant Colombine endormie* de Théodore Lévigne s'inscrit dans ce type d'expression singulière de la caricature sociale. L'artiste illustre le pouvoir burlesque de la comme-

dia dell'arte, hérité de la parodie costumée. La composition en croix souligne le caractère érotique de Colombine dont le sein droit est découvert.

Quelques mélomanes s'attachent également à représenter les scènes et les salles de théâtre. Peint vers 1875, *Le Bal travesti* démontre à lui seul l'intérêt d'Adolphe Monticelli pour les représentations mondaines. L'artiste situe les personnages sous des voûtes gothiques évoquant les décors wagnériens. À l'inverse des tableaux de ses prédécesseurs utilisant une couche picturale homogène, les empâtements rugueux se mêlent à une lumière irradiante.

Cette matière épaisse imprègne aussi *Le Ballet de Faust* de Jean Seignemartin. Le sujet, brossé à l'issue de la première représentation de l'opéra de Charles Gounod (1818-1893) au Grand-Théâtre de Lyon en décembre 1868, figure l'acte IV durant lequel Méphisto organise un spectacle pour consoler Faust du départ de Marguerite par la vision de jolies danseuses. L'artiste marque une opposition entre la densité de la présence de figures individuelles au premier plan et la dilatation lyrique de la scène probablement imaginée par le décorateur Jules Le Goff.



Charles Marga, *Y'a du Feu! Revue d'hiver à grand spectacle*, s. d. [1920], maquette d'affiche publicitaire, gouache, aquarelle, collage sur carton, 29,3 x 38,5 cm, Lyon, bibliothèque municipale, EST 5958 © cliché Didier Nicole

Seignemartin s'inscrit dans le cadre des recherches d'Honoré Daumier (1808-1879) et d'Edgar Degas (1834-1917) ; vers 1855-1865, Daumier livre quelques lithographies et peintures d'opéra, et Degas, dans *L'Orchestre de l'Opéra* (1868-1870), met en scène des personnages habituellement laissés dans l'ombre.

Avec *Adagio appassionato* en 1904, Albert Maignan joue de la multiplicité des plans en représentant le public de la Salle du Conservatoire lors d'un concert au programme de la 78<sup>e</sup> saison. Ce découpage est permis par l'arrondi des loges qui recouvre l'ensemble de la composition sur trois niveaux. Celui-ci épouse une scène illusoire qui retient l'attention de l'assemblée. Le premier plan est occupé par le compositeur Gabriel Pierné (1863-1937) et par une femme debout à ses côtés. Autour, plusieurs groupes de personnages habitent l'espace. À travers l'embrasure d'une porte, à droite, un homme en état de catharsis s'en détache symboliquement, les mains portées à son visage. Visible au palais Saint-Pierre dès son acquisition par la Ville de Lyon en 1905, cette œuvre influence de nombreux artistes de la région comme Anne-Marie Bernay, Pierre Chapelon et Adrien Godien.

La conscience de l'espace scénique est fortement ancrée chez l'ensemble de ces créateurs, focalisant parfois leur attention sur le jeu des acteurs davantage que sur l'atmosphère de la salle. Spectateur assidu du théâtre des Célestins, Adrien Godien retrace les moments les plus intenses de *Macbeth* et *Carmen* sur de petits formats colorés. Illustrateur des programmes de la salle Rameau à Lyon, aux «Heures» ainsi que des «Spectacles d'art libre», Pierre Combet-Descombes s'inspire des œuvres surréalistes jouées en son temps pour appréhender la toile sous un angle inhabituel. Pour *La Septième*, il recourt à un procédé utilisé par Pablo Picasso (1881-1973) lors de la réalisation en 1917 du rideau de scène *Parade*.

Jacqueline Marval et Jules Flandrin adoptent une économie de moyen dans des tonalités plus légères. Leurs représentations parisiennes des Ballets russes incluent *Nijinski dans la danse siamoise du Ballet des Orientales* et *Le Chasseur et la Gazelle du Ballet de Cléopâtre* auquel assiste Flandrin en 1910. La gestuelle à

la fois virile et lyrique des danseurs s'accompagne d'un dessin synthétique et d'aplats de couleur pure capables de transcrire l'harmonie des corps en mouvement.

Tandis que l'on accorde une attention particulière aux scènes et aux salles de spectacle, compositeurs, danseurs et interprètes sont célébrés à travers leurs portraits. Jean Seignemartin brosse l'émouvante figure d'un violoniste en plein concert, le regard pénétré par l'inspiration musicale. La sensation introspective puisée au cœur de l'euphonie se retrouve dans les tableaux d'Antoine Volton, d'Alfred Bellet du Poisat (*Femme dans sa loge* et *Les Deux Violonistes*) et d'Yves Alix (*Le ténor Koubitsky chantant*) à l'expressionnisme plus poussé.

Réalisé en 1936 par Lucien Mainssieux *Le Violoniste Léon Lilien* décrit le même univers. Le maître voironnais témoigne de sa volonté de voir fusionner la musique et la peinture. Ses notes, *Les Tablettes quotidiennes d'un artiste* (1945-1954), donnent une idée de la comparaison systématique qu'il établit entre les deux arts : « Je ne suis pas un peintre, mais un poète et un musicien qui se sert de la peinture comme moyen d'expression. » Initié au violon et à l'alto dès sa prime jeunesse, Mainssieux anime une rubrique musicale dans *Le Crapouillot* de 1919 à 1939 et entretient une correspondance avec la pianiste Reine Gianoli (1915-1979). Il joue de manière professionnelle en tenant lui-même le pupitre de premier violon dans de nombreuses salles parisiennes, notamment sous la direction d'Igor Stravinsky.

L'un des «poncifs» régulièrement utilisés par les artistes pour représenter les danseurs et interprètes reste *Pierrot dit autrefois Gilles*, œuvre la plus énigmatique de Jean-Antoine Watteau (1684-1721). Cette dernière est copiée par Jules Flandrin en 1897 comme un élément indispensable de sa culture théâtrale ; elle sert aussi de référence aux figures en pied de Léon Comerre qui livre son propre *Pierrot jouant de la mandoline* en 1884. Comerre décrit ainsi un monde virtuose hors du temps en traitant les matières satinées du costume et du fond en un dégradé de blanc et de gris. En corsage étroit de soie rose et en jupe courte de mousseline, sa *Danseuse* reproduit cet archétype au féminin.



Pierre Combet-Descombes, *La Septième*, vers 1920-1925, huile sur toile, 140,2 x 138,2 cm, Lyon, musée des Beaux-Arts, inv. 1968-134 © Lyon MBA – Photo Alain Basset

Moins académique que son confrère, Albert André peint avec une volonté décorative, caractérisée par le cadrage japonisant. L'artiste côtoie Louis Valtat (1869-1952), Maurice Denis et Pierre Bonnard (1867-1947). Avec Degas, André partage le désir d'explorer les lieux cachés du public, allant jusqu'à s'immiscer dans les coulisses. À la fin des années 1890, la liberté de la touche marquée par une tendance au divisionnisme confond le sujet en un semis de points juxtaposés de manière lâche. Cette technique génère une lumière palpitante saturée de couleurs et d'ombres bleutées. *La danseuse mettant ses bas* illustre les notations fugaces ainsi croquées sur le motif.

Plus tardivement, la touche s'épaissit pour saisir les danseuses dans le paradoxe de leur monumentalité. *Lya, danseuse russe* (1935) apparaît dans l'intimité de sa loge où elle retouche une dernière fois sa coiffure avant d'entrer en scène. Albert André intègre rigoureusement le personnage au tableau, en étirant les jambes et les bras dont la volupté gestuelle anticipe le spectacle à venir. Ce procédé de focalisation imprègne littéralement l'œuvre *Femme au café* datant de 1928.

Au gré d'expériences et de personnalités multiples qu'une seule et même admiration pour le monde du spectacle suffit à réunir, les peintres de la région lyonnaise tirent parti de leurs observations d'un monde en pleine émulation où les différentes formes d'expression artistique se rencontrent et se mêlent.

# ARTISTES EXPOSÉS

**GEORGETTE AGUTTE**

(Paris, 1867 – Chamonix, 1922)

**YVES ALIX**

(Fontainebleau, 1890 – Paris, 1969)

**ALBERT ANDRÉ**

(Lyon, 1869 – Laudun [Gard], 1954)

**LOUIS APPIAN**

(Lyon, 1862 – id., 1896)

**JOSEPH-MARIUS AVY**

(Marseille, 1871 – Paris, 1939)

**JEANNE BARDEY**

(Lyon, 1872 – id., 1954)

**LOUIS BARDEY**

(Lyon, 1851 – id., 1915)

**ALFRED BELLET DU POISAT**

[Jean-Pierre-Joseph-Alfred Bellet du Poisat, dit]

(Bourgoin, 1823 – Paris, 1883)

**E. BERNARD ET CIE.**

[Atelier de reproduction]

**ANNE-MARIE BERNAY**

(Lyon, 1889 – id., 1935)

**LOUIS BEYSSON**

[Louis-Antoine Beysson, dit]

(Lyon, 1856 – id., 1912)

**BLANC et DEMILLY**

[Théodore Georges Blanc et Antoine Demilly, dits]

(Lyon, 1891 – id., 1985)

(Mâcon, 1892 – Lyon, 1964)

**HENRY BOUVET**

(Marseille, 1859 – Paris, 1945)

**EUGÉNIE BOYER**

(Lyon, 1887 – id., 1972)

**LOUIS CARRAND**

[Louis Hilaire Carrand, dit]

(Lyon, 1821 – id., 1899)

**CASTEX-DEGRANGE**

[Adolphe-Louis-Napoléon Castex-Degrange, dit]

(Marseille, 1840 – Lyon, 1918)

**MAURICE CHABAS**

[Adolphe Maurice Chabas, dit]

(Nantes, 1862 – Versailles, 1947)

**PIERRE CHAPELON**

(Saint-Étienne, 1858 – Pontcharra-sur-Turdine [Rhône], 1939)

**PAUL CHENAVERD**

[Paul-Marc-Joseph Chenavard, dit]

(Lyon, 1807 – Paris, 1895)

**JULES CHÉRET**

(Paris, 1836 – Nice, 1932)

**COLLET (DES.) (? – ?)**

David Girin, *Fête nautique près d'un temple d'Amour: L'Arrivée à quai*, 1906, huile sur toile, 98 x 220 cm, collection particulière © Alain Girin

**PIERRE COMBET-DESCOMBES**

[Joseph Métayer-Descombes, dit]

(Lyon, 1885 – id., 1966)

**LÉON COMERRE**

[Léon-François Comerre, dit]

(Trélon [Nord], 1850 – Le Vésinet, 1916)

**JEAN COULON**

(Ébreuil [Allier], 1853 – Vichy [id.], 1923)

**HENRIETTE DELORAS**

(Grenoble, 1901 – id., 1941)

**JOANNY DOMER**

[Jean-Barthélémy Domer, dit]

(Lyon, 1833 – id., 1896)

**RAOUL DUFY** (Le Havre, 1877 – Forcalquier, 1953)

**JOANNY DURAFOUR**

(?, 1853 – ?, 1938)

**FERDINAND FARGEOT**

(Lyon, 1880 – Vienne, 1957)

**JULES FLANDRIN** [Jules-Léon Flandrin, dit]

(Corenc [Isère], 1871 – Grenoble, 1947)

**TONY GARNIER**

(Lyon, 1869 – La Bédoule

[Bouches-du-Rhône], 1945)

**FIRMIN GAUTIER**

(Grenoble, 1838 – ?, 1877)

**DAVID GIRIN**

[David-Eugène Girin, dit]

(Lyon, 1848 – id., 1917)

**GIRRANE**

[Benoît-Joseph-Gustave Garnier, dit]

(Lyon, 1865 – ?, 1922)

**ALBERT GLEIZES**

(Paris, 1881 – Avignon, 1953)

**ADRIEN GODIEN**

(Lyon, 1873 – id., 1949)

**JOSEPH GUICHARD**

[Joseph-Alexandre Guichard, dit]

(Marseille, 1830 – id., 1877)

**FRAŅÇOIS GUIGUET**

[François-Joseph Guiguët, dit]

(Corbelin [Isère], 1860 – id., 1935)

**JOHAN JONGKIND**

[Johan Barthold Jongkind, dit]

(Lattrop [Pays-Bas], 1816 –

Saint-Égrève [Isère], 1891)

**FRÉDÉRIC JOSSERAND**

(?, 1867 – ?, 1942)

**VICTOR KOOS**

(Lyon, 1864 – Paris, 1925)

**JULES LE GOFF**

[Jules-Frédéric Le Goff, dit]

(Le Havre, 1851 – ?)

**THÉODORE LÉVIGNE**

(Noirétable [Loire], 1848 – Lyon,

1912)

**ALBERT MAIGNAN**

[Albert-Pierre-René Maignan, dit]

(Beaumont-sur-Sarthe [Sarthe],

1845 – Saint-Prix [Val-d'Oise], 1908)

**LUCIEN MAINSSIEUX**

(Voiron [Isère], 1885 – id., 1958)

**ANNA MALESPINE (? – ?)****ÉMILE MALESPINE**

(Nancy, 1892 – Paris, 1952)

**CHARLES MARGA**

[Marc-Charles-Edmond Margarat,

dit] (Nîmes, 1890 – ?, 193?)

**A. MARTINA (? – ?)****JACQUELINE MARVAL**

(Quaix-en-Chartreuse [Isère],

1866 – Paris, 1932)

**ADOLPHE MONTICELLI**

[Adolph-Joseph-Thomas Monticelli,

dit] (Marseille, 1834 – id., 1886)

**CAMILLE NIOGRET**

(Le Pont-de-Beauvoisin [Isère],

1910 – Bourg-en-Bresse, 2009)

**MADELEINE PLANTEY**

(Avignon, 1890 – Saint-Laurent-de-Chamousset [Rhône], 1985)

**PIERRE PUVIS DE CHAVANNES**

(Lyon, 1824 – Paris, 1898)

**DIODORE RAHOULT**

[Charles Diodore Rahoult, dit]

(Grenoble, 1819 – id., 1874)

**CHARLES-PAUL RENOUARD**

(Cour-Cheverny, 1845 – Paris,

1924)

**JEANNE ROUX-ABOUGIT**

(Saint-Étienne, ? – ?)

**MARCEL SAHUT**

[Marcel Adolphe Baptiste Sahut,

dit] (Grenoble, 1901 – Aix-en-

Provence, 1990)

**JEAN SEIGNEMARTIN**

(Lyon, 1848 – Alger, 1875)

**ALEXANDRE SÉON**

(Chazelles-sur-Lyon, 1855 – Paris,

1917)

**LÉON FRANÇOIS TERRIER**

(Miribel [Rhône], 1830 – Lyon,

1882)

**LOUIS TOUCHAGUES**

(Saint-Cyr-au-Mont-d'Or, 1893 –

Paris, 1974)

**ANTOINE VOLLON**

(Lyon, 1833 – Paris, 1900)

**JEAN-JOSEPH WEERTS**

(Roubaix, 1847 – Paris, 1927)

**JULIEN WOLFF**

[Julien Adolphe Wolff, dit]

(Lyon, 1901 – Saint-Ouen-

l'Aumône [Val-d'Oise], 1998)

# AUTOUR DE L'EXPOSITION

SAMEDI 15 NOVEMBRE 2014

## @UP DE CŒUR

◆ à 15h00 : «Au bal masqué»

parcours dans l'exposition

**Durée:** 1h / **Tarif:** 7€ par pers.

(proposé aux visiteurs individuels),

limité à 30 inscrits

Réservations au musée : 04 74 68 33 70

VENDREDI 12 DÉCEMBRE 2014

## @NCERT SANDWICH

◆ à 12h00 : musique et chant,

par les élèves du Conservatoire national supérieur musique et danse de Lyon (CNSMD)

En partenariat avec le Théâtre de Villefranche-sur-Saône

Location au théâtre de Villefranche-sur-Saône : 04 74 68 02 89

MARDI 6 JANVIER 2015

## LES BAMBINS BABIÈNT AU MUSÉE

◆ à 9h45 et à 10h30 :

parcours musical

autour d'œuvres choisies

**Durée:** 30 mn / **Tarif:** 6€ par enfant

de 1 an à 3 ans (grands de Halte-garderie et grands d'assistantes maternelles), limité à 12 enfants par séance

En partenariat avec les Concerts de l'Auditorium

Location aux Concerts

de l'Auditorium : 04 74 60 31 95

VENDREDI 9 JANVIER 2015

## PEINTURE ET CINÉMA

En partenariat avec le cinéma *Les 400 coups*

et l'association *L'autre cinéma*

◆ à 17h00 : visite au musée

**Durée:** 30 min, limitée à 30 inscrits

**Tarif:** 3€ par personne

◆ à 18h00 : projection du film

*French cancan* de Jean Renoir (1954)

**Durée:** 108 mn

**Tarif:** 4€ pour les personnes

qui assistent à la visite commentée de 17h00 (sur présentation de ticket d'entrée du musée)

Réservation de la visite au musée :

04 74 68 33 70



Blanc et Demilly, *Acteur surpris (Valer Blouse)*; Opéra de Lyon, 1934, épreuve gélatino-argentique, 19,9 x 11,3 cm, Collection particulière © Blanc et Demilly

SAMEDI 17 JANVIER 2015

## @UP DE CŒUR

◆ à 15h00 : «Lyonnais en goguette»

parcours dans l'exposition

En partenariat avec le conservatoire de musique de l'agglomération de Villefranche Beaujolais Saône

**Durée:** 1h / **Tarif:** 7€ par pers.

(proposé aux visiteurs individuels),

limité à 30 inscrits

Réservations au musée : 04 74 68 33 70

## POUR LES VISITEURS EN GROUPE

### LES VISITES COMMENTÉES

Toute l'année, les groupes constitués ont la possibilité de réserver une visite commentée des collections du musée ou des expositions temporaires.

Pour que les conditions de visites soient agréables, les groupes sont de 30 personnes au maximum, au-delà le groupe est dédoublé.

La réservation est obligatoire.

**Tarif:** 3€ / pers. (1h), 4,5€ / pers.

(1h30) + droit d'entrée

**Conditions de réservation:** 15 jours

à l'avance / 10 personnes minimum

## POUR LES VISITEURS INDIVIDUELS

### LES DIMANCHES AU MUSÉE

Des visites commentées de l'exposition temporaire sont proposées aux visiteurs individuels certains dimanches à 15h.

**Durée:** 1h / **Tarif:** 3€ / pers.

+ droit d'entrée

**Conditions de réservation:** 15 minutes à l'avance

visite assurée à partir de 3 inscrits (limité à 30 personnes)

◆ 12 et 19 octobre 2014, 9 et 16 novembre 2014, 14 et 21 décembre 2014, 11 et 18 janvier 2015, 8 février 2015



Louis Touchagues, *Montparnasse : Café du Dôme*, 1937, eau-forte, 21,5 x 15,4 cm, collection particulière © Robert Broyer

# AVEC LE MÊME BILLET D'ENTRÉE!

## LA COLLECTION PERMANENTE: CONCERTS D'ARTISTES

Espace Grenette, rez-de-chaussée  
Espace Cornil

La collection permanente du musée propose une histoire de la peinture à Lyon et en Rhône-Alpes de 1865 à nos jours à partir des donations de Muguette et Paul Dini. Le thème des théâtres et de cafés a aussi inspiré les créateurs de l'après-guerre. Les œuvres de Jacques Truphémus (*Décors de la brasserie Henri*, 1982), d'Henri Lachièze-Rey (*Café rouge*) et de Jean Fusaro (*Café chez Germaine*, 1968) ponctuent le parcours du visiteur.



Jacques Truphémus, *Intérieur de café*, 1982, huile sur toile, 151 x 151 cm, Villefranche-sur-Saône, musée Paul-Dini, musée municipal. Donation Muguette et Paul Dini 1, 1999 © Didier Michalet

# LE MUSÉE PAUL-DINI, MUSÉE MUNICIPAL DE VILLEFRANCHE-SUR-SAÔNE



Espace Grenette

Ouvert en juin 2001, le musée Paul-Dini de Villefranche-sur-Saône présente les travaux d'artistes ayant un lien de vie ou de travail avec la région Rhône-Alpes. Le musée constitue une structure jeune dans un lieu architectural lumineux et rénové présentant l'art moderne et la création contemporaine sur deux espaces dits Grenette et Cornil.



Espace Cornil © Louis Peyron

## Un peu d'histoire

De 1863 à 1930, la Ville de Villefranche reçoit en dépôt de l'État une trentaine de peintures, accepte des donations et effectue quelques achats. En 1893, la décision est prise d'aménager l'ancienne halle aux grains «La Grenette» pour accueillir la bibliothèque et le musée jusque-là logés dans les locaux de la mairie. Au début des années soixante-dix, les collections sont mises en réserve, et le musée n'a plus qu'une existence de principe. En 1978, face à cette situation et afin de promouvoir une politique des arts plastiques, la Municipalité crée l'association Centre d'Arts Plastiques chargée d'organiser des expositions d'art contemporain et de mettre en place des actions pédagogiques. Durant les années qui suivirent furent créés l'artothèque et les ateliers de pratique artistique pour adultes et enfants. L'ensemble de ces activités se poursuit après 1990 dans le cadre du Centre culturel de Villefranche. En juin 2001, le musée renaît grâce à une importante donation de Muguette et Paul Dini, complétée depuis par six autres donations.

## Musée Paul-Dini, musée municipal de Villefranche-sur-Saône

2 place Faubert 69400 Villefranche-sur-Saône  
tél. : 04 74 68 33 70 / fax : 04 74 62 35 13  
musee.pauldini@villefranche.net  
facebook.com/musee.municipal.paul.dini 

## Jours et heures d'ouverture

mercredi de 13h30 à 18h; jeudi et vendredi de 10h à 12h30/13h30 à 18h; samedi et dimanche de 14h30 à 18h. Le musée est fermé le lundi, le mardi, le mercredi matin et les jours fériés.

## Fermures exceptionnelles

1<sup>er</sup> novembre 2014 (Toussaint), 24, 25, 26 et 31 décembre 2014, 1<sup>er</sup> janvier 2015, Les 5 avril (dimanche de Pâques), 1<sup>er</sup> mai, 8 mai, 14 mai (ascension), 24 mai (Pentecôte), 14 juillet et 15 août 2015

## Fermures pour accrochages

Du 15 septembre au 11 octobre 2014 inclus (accrochage) sauf 20 et 21 septembre (ouverture exceptionnelle de Grenette pour les Journées européennes du patrimoine 2014)  
Du 9 février au 20 mars 2015 inclus  
Du 21 septembre au 16 octobre 2015 inclus

## Droits d'entrée

Plein tarif: 5€ / Tarif réduit: 3€  
Groupes: 3€ (à partir de 10 personnes et sur réservation) / Gratuité: moins de 18 ans  
Pass-musée: 20€ (libre accès pendant un an)  
Premiers dimanches du mois: entrée libre et gratuite pour tous  
Les billets sont délivrés jusqu'à 17h30.  
Le droit d'entrée permet l'accès aux salles d'exposition de l'espace Grenette et de l'espace Cornil (collection permanente et exposition temporaire).

